

pas si mal tourné. François a toujours eu mauvaise tête et on n'aurait jamais dû le laisser s'engager à l'âge où les passions sont plus fortes que la raison.

Et comme se parlant à elle-même :

—Vingt mille francs ! murmura-t-elle ; il ne pourra jamais rendre une pareille somme !

—Ne vous inquiétez pas de cela, dit Rose.

—Si le père le savait, fit Marthe, il en tomberait malade ! Il ne pardonnera jamais à François d'avoir déserté ; aussi François n'a-t-il pas osé se montrer à lui, l'autre soir. Il avait pourtant bien envie d'embrasser son père ! Moi, j'ai toujours pardonné. François le sait. Du reste, il ne m'a jamais laissé plus de six mois sans nouvelles.

—Mais de quoi vit-il en Afrique ?

—Il ne me l'a jamais dit au juste. Paraîtrait qu'il s'est fait une position chez les Arabes. Pourvu qu'on ne l'arrête pas en France. Je ne serai tranquille que lorsqu'il m'aura écrit.

Rose l'accompagna jusqu'à la voiture, l'embrassa de nouveau, et remonta auprès de sa bienfaitrice.

Maxime vint aux nouvelles, dans l'après-midi.

Il annonça à sa fiancée que son père projetait de lui rendre visite le lendemain, si toutefois l'état de Mme Petitot ne s'était pas aggravé. La froideur et le silence de Rose l'inquiétèrent.

Il rentra au château et s'y montra si triste que le vicomte, repris de mauvaise humeur, lui lança cette boutade :

—Je te croyais heureux et je suis venu des bords de la Baltique pour contempler ton bonheur. Au premier souffle de l'orage, te voilà abattu comme une femmelette. On ne croirait jamais que tu as du sang des Borianne dans les veines !

Le père et le fils se trouvaient seuls à ce moment dans un site ombreux du parc, au bord de l'Indre.

Personne ne pouvait les entendre.

Maxime se redressa sous l'injure qui s'adressait à la disparue, et d'un ton sec, énergique, il répliqua :

—N'avez-vous donc pas lu la lettre que ma pauvre mère écrivit le 20 novembre 1871 au comte de Borianne, lettre qui, par suite de circonstances inexplicables, n'est arrivée à son adresse que vingt-trois ans plus tard, sous enveloppe portant le timbre du Puy, et dont la suscription trahit, par son écriture et ses fautes d'orthographe, une personne complètement illettrée ?

Le but de cette question ne pouvait échapper au vicomte.

Bien loin de se fâcher, il s'écria :

—A la bonne heure ! dit-il, tu te réveilles ! Tu redeviens un homme ! Mais, permets-moi de te dire qu'il n'appartient pas à un fils d'interroger son père sur un sujet aussi grave, aussi délicat. J'ai remercié le comte de m'avoir fait envoyer le billet en question et je garde pour moi mes réflexions.

—Vous n'en avez pas le droit, mon père ! Ou bien, alors, cessez de me laisser entendre que vous n'avez que du mépris pour la mémoire de ma mère, qui fut une sainte et une martyre.

Le vicomte de Borianne recula de trois pas, et, se croisant les bras :

—Veuillez vous taire, monsieur ! ordonna-t-il.

—Non, mon père, dussé-je tout y perdre, je ne me tairai pas. Cette lettre, je la sais par cœur et je veux vous en rappeler le début. La sainte, la martyre s'exprimait ainsi : *Monsieur le comte, en apprenant ma disparition, vous avez dû supposer que mon mari m'avait chassée comme coupable et indigne, eh bien ! oui. Et je ne pouvais me disculper ! Une atroce fatalité me condamnait au silence. Si vous saviez, monsieur ! si je pouvais parler, vous me béniriez au lieu de me maudire. N'est-ce point là, mon père, le langage d'une innocente ?*

Le vicomte ne pouvait s'empêcher d'admirer l'énergie avec laquelle ce fils défendait sa mère.

Sans doute, lui aussi avait été ému, ébranlé dans sa conviction, par les termes si simples et si naturels de ce billet d'outre-tombe.

Mais il n'aurait point voulu le laisser voir, par excès d'orgueil.

Maxime, que le silence de son père encourageait, continua sa plaidoirie :

—Remarquez-bien, dit-il, que je ne vous demande rien sur le passé. Contraint de respecter ce terrible secret tant que vous n'aurez point consenti à le discuter avec moi, je me contente de faire éclater la sincérité d'une lettre qui, si elle était arrivée à son heure, vous aurait ouvert les yeux. Ma mère vous a pardonné en chrétienne. Elle se sentait mourir, et comme elle le disait si éloquemment dans cette même lettre : *on ne ment pas quand on est au seuil de l'éternité, quand on va paraître devant son souverain juge.*

Le vicomte de Borianne, vaincu par tant d'amour filial, éclata soudain en sanglots.

Cet homme de fer redevenait humain.

Maxime l'entoura de ses bras et l'embrassa :

—Pardonnez-moi, père, d'avoir ravivé les blessures de votre cœur ; mais il le fallait. Je n'ai point renoncé à vous prouver l'innocence de ma mère. Aidez-moi dans cette tâche. J'ai une piste. Suivons-la jusqu'au bout.

—Quelle piste, mon enfant ?

—Me promettez-vous de n'adresser aucun reproche à Prosper ?

—Ah ! ce vieux bavard a encore fait des siennes !

—Il a tant de vénération pour ma mère !

—Soit ! Que t'a-t-il dit qui vaille la peine d'être écouté ?

Maxime lui répéta mot pour mot les demi-confidences de Prosper ; puis il lui dépeignit la scène qu'il avait eue, devant le comte, avec la marquise de Farioux.

—Elle sait quelque chose, mon père ! s'écria-t-il ; mais elle ne vent rien dire, ses remords la minent. Ah ! comme je voudrais pouvoir la confesser !

Le vicomte reprit une attitude hautaine :

—Avant d'accuser une femme aussi respectable que ta tante, tu aurais dû te munir de preuves. Ce sont là de vaines paroles !

—Observez la marquise, dit Maxime, et vous verrez que je suis dans le vrai. Mettez-la à l'épreuve ?

—Jamais !

—Le temps me donnera raison. Demandez à ma tante pourquoi elle était si émue en voyant de près, pour la première fois, ma fiancée. L'aspect de cette jeune fille, si gracieuse, si charmante, l'a bouleversée. Elle s'est dit : " Il manque quelqu'un ici, qu'on a accusé à tort et dont j'aurais pu prendre la défense. " Il manquait ma mère, ma pauvre mère, qui a succombé à l'excès de ses peines.

L'arrivée du comte, qui s'avavançait vers eux, guidé par Hermine, mit fin à ce pénible entretien.

Maxime se félicitait d'avoir eu le courage de tenir tête à son père. Il avait gagné du terrain. Il espérait amener peu à peu le vicomte à se confier à lui et à l'aider dans son œuvre de réhabilitation.

Un incident, qui eut lieu le soir même, prouva à Maxime qu'il avait eu raison de parler.

Le baron s'était attardé au parc, alors qu'on le croyait entré dans son appartement.

Vers onze heures, protégé par la nuit, il longeait l'aile gauche du château, lorsque, passant sous la fenêtre de sa tante, il entendit la voix du vicomte.

Il prêta l'oreille.

La marquise répondait à son frère, mais d'une voix si faible, que Maxime ne put rien percevoir de précis.

De quel sujet s'entretenaient-ils à une heure aussi tardive ?

La voix du vicomte s'éleva soudain dans la nuit.

—Tu en sais plus long, disait-il, que je le croyais. Tes explications embarrassées me le prouvent. Le lieutenant Chardin était...

Puis plus rien d'intelligible....

Maxime grava le nom dans sa mémoire.

Le vicomte s'était tu, laissant la parole à sa sœur qui, élevant la voix à son tour, s'écria :

—En voilà assez sur ce sujet ! Personne ne m'a fait de confidences ! Personne n'aurait osé m'en faire !

Un instant après, le vicomte se retirait dans sa chambre.

Maxime rentra sans faire aucun bruit.

Le matin, son père le fit appeler.

—Mon cher enfant, lui dit-il, je prévois encore de gros chagrins pour toi, et par conséquent, pour nous tous. Je t'aiderai à les supporter ; car tu es un vaillant et j'ai eu tort de ne pas le reconnaître plus tôt.

Il l'embrassa avec une tendresse qui réchauffa le cœur du pauvre garçon.

—Parlez, père, dit-il, je serai fort contre l'adversité.

Le vicomte lui tendit une lettre,

—C'est de ta fiancée, dit-il.

Maxime devint très pâle.

Il crut à l'accomplissement de ses funestes prévisions.

—Tout est perdu, se dit-il ; ma vie est brisée.

La lettre de Rose était ainsi conçue :

" Monsieur le vicomte,

" Permettez-moi d'abord de vous exprimer ma profonde reconnaissance, pour la bonté avec laquelle vous m'avez acceptée sans me connaître, moi, l'enfant sans nom, l'enfant trouvée !

" Cela me prouve la sincérité de l'affection que me porte Maxime. Il a plaidé ma cause, qui était la sienne, et il n'a pas eu de peine à la gagner, grâce à votre générosité.

" J'aurais voulu me consacrer à son bonheur ; mais une affreuse nouvelle, que le hasard m'a fait apprendre, m'oblige à vous dire ceci : ne venez pas ; c'est moi, au contraire, qui viendrai chez vous, cet après-midi, à deux heures.

" Il importe que toute votre famille soit assemblée ! Veuillez prévenir monsieur le comte, madame la marquise et mon pauvre Maxime.

" Me fiant à votre discrétion, à votre loyauté, je vous ferai une révélation qui vous prouvera que si, personnellement, je n'ai démerité, ni devant les hommes, ni devant Dieu, je ne suis plus digne d'entrer dans la famille des Borianne.